

LA PHILOSOPHIE À L'ÈRE DE LA MÉCANISATION DEMEURER L'AMIE DE L'HOMME

KOUABLAN Ahissi Thomas Daquin

Assistant au Département de Philosophie
Université de Cocody Abidjan (Côte d'Ivoire)

RÉSUMÉ

En intégrant au-delà de l'industrie, les différents secteurs de l'activité humaine, la mécanisation conforte la place de l'homme dans la nature. Cela ne va pas sans susciter des inquiétudes. Car si les machines sont en elles-mêmes porteuses de risques, les hommes sont également susceptibles de les détourner d'un usage sain. Les charges de la mécanisation interpellent donc, et appellent un discours philosophique, éthique, par lequel l'homme saura faire de ses prouesses technologiques, le levier de son élévation.

Mots clés

Humain, Mécanisation, Nécessité, Philosophie, Technique.

ABSTRACT

Integrating beyond the industry different sectors of human activity, mechanization confirms man's place in nature. This doesn't go without raise concerns. If machines are themselves risk-bearing, people can also keep them away from a holy use. Mechanization loads call out a philosophical discourse by which man will make its technological prowess the lever of his elevation.

Keywords

Human, Mechanization, Necessity, Philosophy, Technical.

INTRODUCTION

Notre époque porte de part en part, les stigmates de la technique. Elle est à l'image du serpent d'airain, le signe de la puissance. La gloire des nations repose sur leur puissance technique qui s'exprime tant par leur capacité à détruire que par leur pouvoir de réalisation des besoins de l'homme. Aussi bien les besoins et les désirs les plus fous de l'homme trouvent en la technique, un écho favorable. Elle semble se

cantonner dans son rôle de pourvoyeuse de moyens, insouciante des fins qui gouvernent leur usage. Mécanisation, numérisation, robotisation de l'espace humain sont les signes apparents de son invasion.

Contrairement à cette activité créatrice de la technique, la philosophie semble se complaire dans ses fonctions traditionnelles. Mais si elle se définit comme une activité réflexive, elle n'échappe pas à l'emprise de la technique. Les cadres nouveaux et même ceux traditionnels de la technique ne lui sont pas étrangers. Domaines internet, réseaux sociaux, en somme, les nouvelles trouvailles de la technique ne lui sont pas hostiles, encore moins étrangères. Comment peut-elle dans un tel contexte, trouver son chemin, faire son chemin ? Y a-t-il aujourd'hui encore, un sens à philosopher ?

Notre propos consistera à montrer que quoique la technique ne manque pas de nous émerveiller, elle ne saurait, à elle seule, faire le bonheur de l'homme. Elle appelle à la réflexion philosophique qui est essentiellement une invitation de l'homme à se porter vers l'essentiel, vers ce qui a de la valeur.

I.- LA MÉCANISATION DE L'ESPACE HUMAIN

Si la mécanisation, entendue comme processus de développement et de généralisation des machines, a commencé en Europe au XVIII^e siècle, elle apparaît aujourd'hui comme la marque du progrès. Elle constitue le moteur de l'industrialisation et répond à une double exigence : l'amélioration de la productivité et la facilité du travail. Antiphilos de Byzance avait déjà exprimé son émerveillement à la découverte du moulin à eau : « *Ôtez vos mains de la meule, meunières ; dormez longtemps même si le chant du coq annonce le jour, car Déméter a chargé les nymphes du travail dont s'acquittaient vos mains* »¹.

La machine apparaît ainsi comme ce par quoi l'homme se libère des tâches serviles. Elle a une fonction libératrice par laquelle le repos devient possible en même temps que l'espoir de lendemains meilleurs. Par elle, nous assistons progressivement à un changement de perspective dans le rapport de l'homme à nature. C'est le passage d'une nature

adulée dont il faut surmonter la cruauté, à une nature dominée qui doit plutôt se plier aux exigences de la machine.

Autant dire que la machine répond à la vocation de l'homme de se soumettre la nature pour s'en libérer. L'avènement de la machine est source de satisfaction parce qu'elle coïncide avec l'élan de progression de l'homme. C'est Hans Jonas qui détermine le sens profond de cette vocation. Il écrit : « *on serait tenté de croire que la vocation de l'homme consiste dans la progression, en perpétuel dépassement de soi, vers des choses toujours plus grandes et la réussite d'une domination maximale sur les choses et sur l'homme lui-même semblerait être l'accomplissement de sa vocation* »².

Si la vocation de l'homme est de dominer autant que faire se peut, on peut alors comprendre l'extension de la machine non seulement aux diverses formes de l'activité humaine mais aussi au domaine de l'humain, à l'humain lui-même. L'histoire nous apprend que le textile bénéficia de la première industrie mécanisée. Cette mécanisation répond au besoin de dépasser les limites du tissu, liées aux limites de l'homme. Avec la navette volante de John Kay, les limites physiques de l'ouvrier ne constituent plus une entrave à l'envergure du tissu. La machine améliore à la fois la productivité et la qualité. Elle s'inscrit dans le désir de l'homme de surmonter son déficit naturel en se prolongeant à travers ses instruments.

L'individu n'a que deux mains, et pour beaucoup d'actes délicats, pour beaucoup d'outils précis et méticuleux, il n'en a qu'une. Il est donc contraint de faire « *une chose après l'autre* ». La machine est le substitut non pas du travailleur individuel, mais de l'équipe. C'est un superindividu... celui qui voit opérer une machine industrielle pour la première fois, si l'opération présente un aspect « *organoleptique* », évident, spectaculaire, n'est pas seulement rempli d'enthousiasme à l'idée de tout le travail qu'elle dispense les hommes de d'accomplir, mais au spectacle de l'efficacité sans résidu d'une opération entièrement adéquate à sa finalité, mieux : entièrement conforme à son essence, à sa forme. La machine la débarrasse de tout accessoire inutile, elle la dépouille de tout ce qui n'est pas elle. S'adaptant d'emblée à l'échelle voulue, elle se fait géante pour opérer à l'aide d'organes hypertro-

phiés (la grue, la pelle mécanique) ou au contraire lilliputienne quand elle assemble et noue avec une infinie délicatesse et une rapidité saisissante les fils de soie les plus *ténus*³.

C'est à l'homme que Dieu déclare : « *À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol* »⁴. L'homme ne se soumet pas volontiers au travail, mais par nécessité. Et l'origine même du mot travail suggère l'idée d'assujettissement, de torture. Elle renvoie au mot latin *Tripalus* qui désigne un instrument destiné à maintenir les bœufs ou les chevaux pour les ferrer ou les opérer. Le travail traduit de ce point de vue l'idée de souffrance, de douleur, de peine. Mais s'il évoque l'idée de torture, le travail ne saurait s'y réduire. C'est une activité humaine en vue de la production de fins utiles. « *Le travail, c'est toujours l'esprit pénétrant difficilement dans une matière et la spiritualisant* »⁵.

Cette présentation du travail a l'avantage de montrer qu'en tant qu'œuvre humaine, ses conditions d'exécution ne sauraient demeurer statiques. De l'activité purement manuelle à celle effectuée en intercalant l'outil entre l'homme et la nature, puis à l'introduction de la machine et de ses différentes variations, l'homme répond à la pressante nécessité de s'accomplir. Au fond, ce que recherche l'automatisation, c'est libérer l'homme des tâches manuelles tout en les rendant plus efficaces. Ce que fait la machine en investissant, par exemple, l'agriculture qui nourrit l'homme, c'est assurer un accroissement scientifique de la production qui permette à la fois d'éviter la surproduction, la surnutrition des uns pendant que les autres sont sous-alimentés. Mieux, elle est incontournable dans le traitement des problèmes environnementaux que son usage abusif est susceptible de poser. Les aménagements qu'exigent la pollution par exemple, se font grâce à l'homme mais il n'y parvient qu'à l'aide de machines qui répondent à son attente.

Le projet cartésien de maîtrise et possession de la nature que réalise aujourd'hui la mécanisation a pu conduire Grimaldi à penser que par la technique nous sortirons de notre précarité originelle pour parvenir au bonheur en cette vie même. « *La nature n'aura donc plus pour nous aucun secret ; elle ne nous opposera plus aucune résistance ; nous n'y éprouverons*

plus aucune étrangeté : l'exil prononcé par la Genèse alors aura pris fin. Nés proscrits, nous serons devenus les maîtres »⁶.

Ce désir semble accompagner beaucoup de prouesses techniques. Ce n'est pas seulement le désir de reconquérir le paradis perdu mais aussi le défi d'établir par soi-même ce que l'homme n'aurait qu'en se soumettant à Dieu. De l'expérience de la fécondation *in vitro*, des mères porteuses, nous en sommes aujourd'hui à l'utérus machine qui renvoie au calendrier grec la sanction infligée à Eve après le péché originel : « *c'est péniblement que tu enfanteras des fils* »⁷. Certes, la douleur n'est plus nécessaire depuis que les voies naturelles d'accouchement ont perdu leur privilège. Mais aujourd'hui, l'utérus machine entend assumer toutes les fonctions de l'organe naturel et libérer définitivement la femme, laver l'offense faite à Dieu.

Les manipulations génétiques assistées par ordinateurs et les autres formes d'interventions de la machine dans la sphère humaine, montrent bien que l'homme est devenu objet technique. La machine qu'il a lui-même fabriqué a investi son intimité. La biotechnologie n'entend pas simplement maîtriser sa nature ; elle veut totalement le maîtriser, en faire un produit de l'homme. La technoscience œuvre à la prolongation de la vie humaine. Pour y parvenir, elle s'en prend au vieillissement. La mort pourrait en ce sens s'éviter comme on évite une panne mécanique par exemple. Autant dire que « *l'homo faber applique son article à lui-même, s'apprête à inventer une nouvelle fabrication de l'inventeur et du fabricant de tout le reste* »⁸.

Le domaine médical est de plus en plus mécanisé. En intégrant la chirurgie, la nanotechnologie par exemple, permet des interventions précises qui amoindrissent les troubles postopératoires. La médecine dentaire, la médecine reproductive, bref, tous les domaines médicaux sont inscrits dans un réseau de machines dont le perfectionnement améliore la qualité de la prise en charge médicale. C'est donc avant tout à l'homme que profite la mécanisation.

La dynamique même de l'industrie exige du travailleur une aptitude à dépasser le cap du déjà là, à refuser de s'enfermer dans une tâche donnée. Marx avait déjà fait remar-

quer que « *la nature même de la grande industrie nécessite le changement dans le travail, la fluidité des fonctions, la mobilité universelle du travailleur* »⁹. La mécanisation est en son principe un appel constant à laisser à la machine les opérations mécaniques, simples, pour confier au travailleur les tâches complexes comme celles qui rendent possible le montage automatique par exemple. Elle est une exaltation de l'intelligence humaine qui remplit la machine d'intelligences.

On pourrait au regard de ce qui précède louer la technique, chanter le mérite de la machine d'être en voie de réaliser en ce monde, ce qui n'est que promesse faite aux hommes qui croient. Le faire, n'est-ce cependant pas oublier qu'

*« Innover le navire, c'était déjà innover le naufrage ; inventer la machine à vapeur, la locomotive, c'était encore inventer le déraillement, la catastrophe ferroviaire. [...] chaque période de l'évolution technique apportant, avec son lot d'instruments, de machines, l'apparition d'accidents spécifiques, révélateurs « en négatif » de l'essor de la pensée scientifique »*¹⁰.

Cela nous autorise à affirmer la fragilité d'un progrès essentiellement technique.

II.- LA MONSTRUOSITÉ D'UN PROGRÈS ESSENTIELLEMENT TECHNIQUE

Dans le cadre des travaux pharaoniques, la force qui mettait en mouvement l'outil était celle des hommes et celle des animaux qui eux-mêmes l'obtenaient des plantes. Le culte d'Amon-Râ, le dieu soleil, constituait en soi une reconnaissance, très rationnelle, de l'origine première de la force vitale dans la photosynthèse de *l'énergie solaire*¹¹.

Si ces propos paraissent à première vue être un simple rappel historique, il n'en est rien cependant. Au-delà du fait, l'auteur s'évertue à insister sur le fondement écologique de l'activité technique pendant ces travaux. L'activité est ici précédée de la conscience de ses effets. C'est le souci de préserver la nature qui l'oriente. Il s'agit d'en tirer ce qu'il faut sans la détruire. C'est pourquoi, l'auteur ne manque pas de dégager le

fondement rationnel du culte d'Amon-Râ, pourvoyeur de l'énergie vivifiante de la force motrice de l'outil. Mieux, en opposant cette démarche à celle de la mégamachine contemporaine, Alain Gras souligne le caractère déraisonnable de ce qu'il convient aujourd'hui de nommer croissance. Ses propos sont sans détour et ne manquent pas d'ironiser la croissance :

La mégamachine contemporaine, quant à elle, se fonde aussi sur la transformation des choses par le travail des hommes mais sa force motrice provient de l'énergie fossile. Ce dispositif est donc totalement entropique en ce sens qu'il dégrade la matière qu'il transforme en rayonnement thermique, lequel est irrécupérable. Le sens de cette temporalité est de la sorte orienté par la dégénérescence, et c'est cela même que l'on nomme « *croissance* »¹² !

C'est au cœur même de la mégamachine contemporaine qu'Alain Gras situe le mal. Si elle s'inscrit également dans le cadre de l'activité humaine de transformation des choses, la machine industrielle utilise une énergie non renouvelable et est par conséquent destructrice par essence.

La nouveauté de la machine industrielle provient donc de son accouplement à un moteur qui tire son pouvoir d'un feu interne. Elle est déjà un robot au sens commun puisqu'elle fournit du travail sans qu'apparemment personne en soit à l'origine. En cela elle marque une discontinuité majeure avec la machine à l'ancienne qui se concevait comme un moyen de démultiplier la puissance vivante, celle des hommes, esclaves souvent, des animaux, bœufs et équidés principalement, ou bien empruntait provisoirement à la terre sa force vive qu'elle lui rendait, eau, vent ou même soleil dont les végétaux avaient retenu une faible part de la *force*¹³.

La machine moderne, machine motorisée qui utilise l'énergie fossile démultiplie certes le pouvoir de l'homme sur son milieu mais elle est condamnée à l'épuiser :

« La machine automate incarne une philosophie du temps paradoxale, celle de la croissance continue et illimitée de l'emprise sur le milieu, naturel et humain, alors même qu'elle épuise ce milieu et provoque ainsi sa fin. Elle nous dit, dans son vacarme, que le chemin du progrès se terminera nécessaire-

ment dans une impasse »¹⁴.

Cette impasse, c'est avant tout celle de l'ouvrier condamné à s'assujettir au rythme de la machine. Faite pour assurer l'efficacité de l'activité de l'homme sur la nature, la machine se soumet également son créateur. Elle fait de lui un simple maillon de la chaîne mécanique.

Tandis que les outils de l'artisanat à toutes les phases du processus de l'œuvre restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. [...] La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait¹⁵.

L'impasse, c'est également celle des choses sur lesquelles l'homme opère et qu'il entend exploiter indéfiniment alors qu'elles sont de nature et par l'intensité de leur exploitation, condamnées à finir. La logique de la mécanisation est à ce titre illogique.

S'il est vrai comme l'indique Bergson, que « *l'initiative ne peut venir que de [l'humanité], car c'est elle, et non pas la prétendue force des choses, encore moins une fatalité inhérente à la machine, qui a lancé sur une certaine piste l'esprit d'invention* »¹⁶, il demeure que la logique de la technique, c'est la réalisation du possible. La technique n'a que faire du pourquoi, de la fin dernière des choses ; elle se contente du comment. Il est cependant évident que le pouvoir ne doit pas être la condition suffisante du devoir, de l'action. En clair, l'on doit, sous peine de se retrouver dans une impasse, savoir que ce n'est pas parce que l'on peut, que l'on doit.

Grâce à la technique du clonage, il est aujourd'hui possible d'exclure l'homme de la reproduction pour la consacrer à la femme. Elle montre, en effet, que le noyau d'une cellule récupérée chez un adulte et l'ovule énuclée d'une donneuse placés dans un champ électrique suffisent pour obtenir un embryon humain qu'on pourra transplanter dans l'utérus d'une mère porteuse. Doublée de l'utérus machine, le clonage est à même de faire de la cellule et de l'ovule de simples matières premières dans la fabrication des hommes par l'homme. C'est à une reproduction asexuelle sinon semi-sexuée en ce qu'elle se sert de la cellule sexuelle de la fem-

me, que nous sommes conduits. Les hommes de l'homme, produits de l'industrie humaine, sont aujourd'hui réalisables et sans doute capables d'être *fabriqués* par des humanoïdes. La faveur accordée à la femme par le clonage est elle-même en passe d'être démodée pour faire place à des mères-machines. Au fait, ne court-on pas vers le brevetage de l'embryon humain et au-delà, de l'enfant ainsi obtenu ? Un enfant de mère-machine est-il sujet au même titre que celui naturellement conçu dans la mesure où il est d'un point de vue technique assimilable à tout produit, et plus précisément à tout objet technique ? Convient-il, en somme, de suivre toutes les possibilités que nous offre la technique ?

Si le développement des moyens de communication permet aujourd'hui de rompre la distance et de donner de notre planète, l'image d'un village planétaire, ne devons-nous pas prendre des précautions dans leur usage ? Il est certes possible aujourd'hui de se tenir chez soi, pour entendre et même voir son interlocuteur de quelque bout du monde qu'il soit. Par la vidéoconférence, il nous est possible d'enseigner, de participer à des conférences, en un mot, de communiquer en temps réel à partir du lieu de notre choix, avec des interlocuteurs du monde entier. Faut-il cependant, réduire les échanges interhumains à ceux que nous réalisons par machine interposée ? En nous cantonnant à cette forme de communication, ne sommes-nous pas portés à nous enfermer sur nous-mêmes, et à tuer pour ainsi dire la vitalité, la chaleur de l'échange direct ? En fait, la rupture virtuelle de la distance, n'est pas un rapprochement réel. Elle est une mise en scène qui intègre comme tout procès de théâtralisation, son lot de camouflages. N'est-elle pas en réalité à l'image de la promesse de faire travailler la machine à la place de l'homme ?

Si, en tant qu'il incarne les valeurs morales dans le réel, le travail humanise la nature, il élève également le travailleur à la dignité humaine, le libère. « *Tout travail travaille à faire un homme en même temps qu'à faire une chose* »¹⁷. Dans la célèbre dialectique du maître et de l'esclave, Hegel a bien montré que : « *Dans le travail en particulier [l'esclave] imprime à l'être-autre, au monde objectif, la forme de la conscience de soi, il en fait un monde humain, son monde, et inversement il donne à*

son être-pour-soi toujours négatif la consistance et la stabilité de l'être-en-soi »¹⁸. En ce sens, loin de libérer l'homme, la machine automate qui remplace l'ouvrier, l'avilit. Il est donc à craindre qu'en dépossédant l'homme l'on « *enferme le progrès technique dans une curieuse philosophie de la mort* »¹⁹.

En somme, à elle seule, notre progrès est aveugle. Son existence est un appel, appel à enclencher et contrôler l'activité qu'exige la démesure de notre corps artificiel : « *le corps agrandi attend un supplément d'âme* »²⁰.

III.- LA NÉCESSITÉ DE LA PHILOSOPHIE

C'est un rappel de Gérard Chazal dans *L'ordre humain : ou le déni de nature*, qui servira de point de départ à l'analyse.

La solution pratique, comme souvent dans le domaine des techniques, précède l'approche théorique ou scientifique. C'est d'avoir oublié cela ou de ne l'avoir pris que comme une note anecdotique que la philosophie a probablement manqué de penser les techniques. Le bâtisseur précède le savant, le savoir-faire la connaissance savante. L'homme se définit originellement comme constructeur car... [il] est le seul animal qui ne s'adapte pas à son milieu mais le modifie non seulement en fonction de ses besoins mais de ses *désirs*²¹.

L'action pratique précède la théorie, la science est fille de la technique. C'est bien le sens de cette finale de la préface de *La philosophie du droit* de Hegel : « *Ce n'est qu'au début du crépuscule que la chouette de Minerve prend son vol* »²². Se lit à travers ces lignes la fonction réflexive de la philosophie. Elle est interrogation incessante sur l'action humaine, perpétuel examen de ce qui est. C'est en cela qu'elle tient sa nécessité.

La philosophie n'est, en effet, pas nécessaire au sens de ce qui ne peut pas ne pas être. Elle a un commencement et comme tout ce qui s'inscrit dans le temps, elle finira par ne plus être ou du moins, il fut un temps où elle n'était pas. De la philosophie, on ne saurait dire qu'elle est absolument nécessaire. Faut-il alors, lui affecter une nécessité temporelle, historique, déterminante ?

On pourrait à ce niveau lier la philosophie à la Grèce du cinquième siècle avant Jésus Christ, dont le développement était favorable à l'éclosion de la réflexion théorique sur la base d'une systématisation de l'activité pratique. Mais la philosophie pouvait-elle naître sans choix individuel et politique ? Convient-il, en ce sens, d'affecter à la philosophie le sens courant de la nécessité, et dire qu'il est impossible de vivre sans elle alors que nous savons que notre monde n'a d'yeux que pour ce qui a une utilité pratique immédiate ? Faut-il feindre d'ignorer la poursuite des objets de consommation qui gouvernent notre monde pour affirmer la nécessité de la philosophie ?

Il semble mieux indiqué de lier la nécessité de la philosophie à l'existence même des techniques. Si la technique n'est qu'un moyen et que le bâtisseur œuvre à la fois, à la satisfaction de ses besoins et de ses désirs, comment peut-elle servir une vie vraiment humaine si elle se développe en dehors de toute valeur ? Rousseau avait vite compris qu'à elle seule la puissance ne saurait faire le bonheur de l'homme : « ... tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières et la sagesse seule d'un autre, les savants penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles et les peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux »²³. Pour lui, c'est de concert que la science, la vertu et l'autorité feront le bonheur de l'homme.

C'est le même souci qui anime le Philosophe américain Fukuyama quand il affirme qu'« *Il y a maintes raisons d'être sceptique sur les bienfaits pratiques et éthiques d'une biotechnologie qui n'a rien à faire avec la religion* »²⁴. Au fond, la question est de savoir, à quoi sommes-nous exposés si le pouvoir que nous confère la technique doit s'exercer sans foi ni loi. Si le clonage et l'utérus machine devaient s'utiliser en dehors de toute norme juridico-éthique, ne devons nous pas craindre que l'enfant machine soit vendu au plus offrant comme une simple marchandise ? De même, si le rejet de la mort devait constituer un défi lancé à Dieu, ne devons-nous pas craindre une reconsidération du sens de la vie ?

La philosophie nous indique au contraire que la technique doit servir de levier pour l'élévation spirituelle de l'homme. « *L'homme ne se soulèvera au-dessus de terre que si un*

outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique »²⁵. Il y a en ces lignes une invitation à comprendre que notre pouvoir technique doit nous offrir un minimum de bien-être matériel sans quoi, aucune élévation spirituelle n'est possible. C'est en s'affranchissant des besoins que l'homme s'inscrit dans les dispositions nécessaires à son élévation.

Cela ne constitue nullement un appel à la poursuite des objets de tout genre. Au deuxième paragraphe de la sixième partie du *Discours de la méthode* dont on ne retient généralement que la maîtrise et la possession de la nature, on oublie souvent que Descartes a déterminé la finalité de la technique : « *procurer... le bien général de tous les hommes* »²⁶ par l'amélioration de leurs conditions d'existence et la prise en charge des aléas de la vie. C'est la jonction de la science à la technique, de la théorie à la pratique, qui est encouragée par Descartes qui y voit un moyen d'assurer le bien-être de l'homme.

*« Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre »*²⁷. Vu de près, cette recommandation répond à l'attente de Descartes. Il s'agit pour lui, de soumettre la technique au bien-être de tous les hommes. A ce titre, il indique qu'elle doit particulièrement s'intéresser à la santé qui est au fondement de tout bien-être. Il s'agit d'éviter un usage démesuré de la technique, et de conditionner son emploi au bien de l'homme car seul un usage raisonné peut assurer aux générations actuelles et futures, une vie digne. C'est donc en tant qu'interrogation incessante sur les fins de nos actions que la philosophie s'impose.

Si, comme l'indique Rousseau, « *nos âmes se sont corrompues à mesure que nos sciences et nos arts se sont avancés à la perfection* »²⁸, ne devons-nous pas comprendre, avec Bergson, que nous courrons à notre perte si nous ne nous faisons pas une âme à la mesure de notre corps démesurément agrandi par notre puissance artificielle ? Si le progrès moral n'accompagne pas celui de la technique, c'est à Freud que nous donnons raison de dire que « *nous vivons un temps par-*

ticulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie »²⁹. Mais si, pour tenir compte de notre progrès matériel, nous œuvrons à la promotion de notre âme pour qu'elle ne demeure pas petite mais remplisse et dirige ce corps artificiel, c'est à la dignité humaine que nous nous élèverons.

CONCLUSION

On peut être tenté de dire que notre époque a soif de concret et ne saurait de ce fait, faire gré à la spéculation philosophique. En réalité, le procès de mécanisation comme acte technique, pratique, exige de l'intérieur, la réflexion philosophique comme ce par quoi notre progrès peut s'humaniser. Le progrès est indéniable et irréversible ; mais il ne vaut que par l'usage qu'on en fait. S'il n'est que moyen, c'est par la fin qu'on lui assignera qu'on l'évaluera.

Parce qu'elle est fondamentalement exigence d'élévation, l'activité philosophique apparaît donc comme la sève nourricière par laquelle notre progrès ne nous engloutira pas. Il est à espérer que par elle, nous devenions maîtres de notre destin.

NOTES

- 1- Cité par SCHUL (P.-M.) in *Machinisme et philosophie*, (Paris, P. U. F., 1969), p. 44.
- 2- JONAS (H.).- *Le principe responsabilité*, trad. Jean GREISCH, (Paris, CERF, 1990), p. 27-28.
- 3- SÉRIS (J.-P.).- *La technique*, (Paris, P. U. F., 1994), p. 159.
- 4- LA Bible, Traduction Œcuménique de la Bible, (Paris, SOCIÉTÉ BIBLIQUE FRANÇAISE - LE CERF, 2004), Genèse 3 :19.
- 5- LACROIX (J.), *Les sentiments et la vie morale*, (Paris, P. U. F., 1968), p. 85.
- 6- GRIMALDI (N.).- *L'expérience de la pensée dans la philosophie de Descartes*, (Paris, Vrin, 1978), p. 86.
- 7- LA BIBLE, *Op. cit.*, Genèse 3 : 16.
- 8- JONAS (H.).- *Le principe responsabilité*, *Op. cit.*, p. 38.
- 9- MARX (K.).- *Le capital*, I, 4^e section, chap. XV, § 9, trad. J. Roy, (Paris, Garnier-Flammarion, 1969), p. 350.
- 10- VIRILIO(P.).- *Un paysage d'événements*, (Paris, Galilée, 1996), p. 109.
- 11- GRAS (A.).- *Fragilité de la puissance*, (Paris, Fayard, 2003), p. 64.
- 12- *Idem*, p. 65.
- 13- GRAS (A.).- *Fragilité de la puissance*, *Op. cit.*, p. 14.
- 14- *Idem*, p. 22.

- 15- ARENDT (H.).- *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, (Paris, Calmann-Lévy, 1961-1963), p.165.
- 16- BERGSON (H.).- *Les deux sources de la morale et de la religion*, (Paris, P.U. F., 1991), p. 328.
- 17- MOUNIER (E.).- *Œuvres, vol.2, Traité du caractère*, (Paris, Seuil, 1961), p. 343.
- 18- HYPOLITE (J.).- *Figures de la pensée philosophique*, (Paris, P. U. F., 1991), tome 1, p. 100.
- 19- GRAS (A.).- *Fragilité de la puissance*, *Op. cit.*, p. 159.
- 20- BERGSON (H.).- *Les deux sources de la morale et de la religion*, *Op. cit.*, p. 330.
- 21- CHAZAL (G.).- *L'ordre humain : ou le déni de nature*, Seyssel, Champ Vallon, 2006), p. 44.
- 22- HEGEL (G. W. F.).- *Principes de la philosophie du droit*, trad. André KAAN, (Paris, Gallimard, 1940), p. 45.
- 23- ROUSSEAU (J.-J.).- *Discours sur les sciences et les arts*, précédé Du contrat social et Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, (Paris, UGE, 1965), p. 228.
- 24- FUKUYAMA (F.).- *La fin de l'homme, les conséquences de la révolution biotechnique*, (Paris, La table ronde, 2002), p. 140.
- 25- BERGSON (H.).- *Les deux sources de la morale et de la religion*, *Op. cit.*, p. 329.
- 26- DESCARTES (R.).- *Discours de la méthode*, (Paris, UGE, 1987), p. 90.
- 27- JONAS (H.).- *Le principe de responsabilité*, *Op. cit.*, p. 30.
- 28- ROUSSEAU (J.-J.).- *Discours sur les sciences et les arts*, *Op. cit.*, p. 206.
- 29- FREUD (S.).- *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, (Paris, Gallimard, 1986), p. 131.

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT (H.).- *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, (Paris, Calmann-Lévy, 1961-1963).

BERGSON (H.).- *Les deux sources de la morale et de la religion*, (Paris, P. U. F., 1991).

CHAZAL (G.).- *L'ordre humain : ou le déni de nature*, Seyssel, Champ Vallon, 2006).

DESCARTES (R.).- *Discours de la méthode*, (Paris, UGE, 1987).

FREUD (S.).- *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, (Paris, Gallimard, 1986).

FUKUYAMA (F.).- *La fin de l'homme, les conséquences de la révolution biotechnique*, (Paris, La table ronde, 2002).

GRAS (A.).- *Fragilité de la puissance*, (Paris, Fayard, 2003).

GRIMALDI (N.).- *L'expérience de la pensée dans la philosophie de Descartes*, (Paris, Vrin, 1978).

HEGEL (G. W. F.).- *Principes de la philosophie du droit*, trad. André KAAAN, (Paris, Gallimard, 1940).

HYPPOLITE (J.).- *Figures de la pensée philosophique*, (Paris, P. U. F., 1991), tome 1.

JONAS (H.), *Le principe responsabilité*, trad. Jean Greisch, (Paris, CERF, 1990).

La Bible, Traduction Œcuménique de la Bible, (Paris, SOCIETE BIBLIQUE FRANCAISE - LE CERF, 2004).

LACROIX (J.).- *Les sentiments et la vie morale*, (Paris, P. U. F., 1968).

MARX (K.), *Le capital*, trad. J. Roy, (Paris, Garnier-Flammarion, 1969).

MOUNIER (E.).- *Œuvres, vol.2, Traité du caractère*, (Paris, Seuil, 1961).

ROUSSEAU (J.-J.).- *Discours sur les sciences et les arts*, précédé *Du contrat social et Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, (Paris, UGE, 1965).

SCHUL (P.-M.).- in *Machinisme et philosophie*, (Paris, P. U. F., 1969).

SÉRIS (J.-P.).- *La technique*, (Paris, P. U. F., 1994).

VIRILIO (P.).- *Un paysage d'événements*, (Paris, Galilée, 1996).